

Éloge de l'échec

Alexandre Lazaridès

Numéro 90 (1), 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazaridès, A. (1999). Éloge de l'échec. *Jeu*, (90), 35–38.

Éloge de l'échec

« Du ratage au fiasco »

Laconiquement intitulé « Échouer », le numéro 141 (mai-juin 1998) de *Théâtre/Public*, revue bimestrielle publiée par le Théâtre de Gennevilliers, risque de gêner, voire de choquer. En seize articles assez brefs, des chercheurs et des spécialistes du théâtre y rappellent, dans une première partie

intitulée « Du ratage au fiasco », les liens séculaires et indéfectibles qui ont si souvent conduit bien des tentatives dramatiques à leur échec. L'échec est le signe paradoxal de la grandeur de l'artiste, superbement isolé à cause de son avance sur son époque et qui réclame, à l'instar de Nietzsche, « la preuve par le succès ». Car toute rentabilité est suspecte de conformisme ou de trahison à l'égard des idéaux artistiques ; à l'inverse, toute marginalité reçoit le bénéfice du doute. Modernité et avant-garde avaient partie liée avec cette dialectique dont les moments forts s'appellent Flaubert, Mallarmé, Kafka, Joyce, Musil... Depuis le XIX^e siècle, nous sommes familiers avec cette coupure entre l'art novateur, qui reste provisoirement incompris du grand public, et l'art institutionnalisé, toujours menacé de sclérose. Être condamné à faire du répertoire serait la forme absolue de l'échec ! Pessoa écrivait : « Un grand malheur est arrivé à beaucoup de génies : leur visage n'a pas reçu de crachats¹. » L'échec est un scandale qu'il faut mériter.



En montrant l'Autre, le théâtre révèle les préjugés et cerne les blocages du fonctionnement social. Dans la mesure où l'échec est un jeu complexe entre intervenants sociaux, il est plus remarquable au théâtre. Ne pas achever la lecture d'un

roman qui ennue n'est qu'un acte privé du lecteur ; quitter une salle de spectacle en pleine représentation est une insulte publique. Une salle vide est un lieu de cauchemars, à moins d'y étaler « l'orgueil de n'être pas compris² », sous-entendant

1. *Erostratus*, trad. F. Rosso, Paris, La Différence, 1991, p. 49. Cité par Frédéric Maurin, *Théâtre/Public*, n° 141, mai-juin 1998, p. 7.

2. Xavier Lemoine, « En deçà du principe de satisfaction. Entretien avec Richard Foreman », *ibid.*, p. 26. « Si mes pièces étaient universellement acceptées, peut-être que j'arrêteraient d'écrire [...] je persiste à croire que la créativité prend sa source dans l'insatisfaction, dans une frustration fondamentale qui empêche d'atteindre l'absolu [...] il suffit d'examiner suffisamment les choses, de les retourner, de les placer dans une perspective différente, pour apercevoir, sous l'échec apparent, une réponse ou un remède », affirmera Foreman lors de cet entretien.

Quand l'équipe d'un spectacle nous promet un formidable bide, doit-on considérer comme un succès que le spectacle s'avère véritablement un ratage total ? Le cas échéant, il tient sa promesse ; il atteint, si l'on peut dire, son objectif ! Cela, en soi, ne doit-il pas être considéré comme un succès ? Les choses ne sont pas si simples. La soirée imaginée par Franche et Dubois n'avait pas plus de prétentions que de contenu, et, mis à part une scène d'amour assez ludique jouée répétitivement par un seul comédien, elle offrait l'intérêt non négligeable de maintenir la curiosité à un haut niveau : jusqu'où allaient-ils aller, ces comédiens et comédiennes costumés n'importe comment, ayant à jouer un texte déplorable d'insignifiance, sans mise en scène cohérente, sans éclairages, sans direction de jeu ? Mais ne nous y trompons pas : c'est d'abord dans la salle que le spectacle avait lieu, donné par le groupe de jeunes spectateurs réunis pour applaudir l'échec, le bide, le vide, le rien, qui se délectaient de cette fête concertée et annoncée de l'échec. Partout, sur toutes les ondes et toutes les affiches, tous les écrans, on leur promet chaque jour le plus drôle, le plus grand, le plus cher, le plus gros, le plus fort, le plus beau, le plus intense, le mieux, etc. Pour une fois, quelqu'un leur proposait un échec ; ils sont venus en grand nombre ! D'autant plus heureux que cette apologie du four prenait l'affiche, de manière subtilement subversive, entre Noël et le jour de l'An, au moment où les fours des chaumières rôtissaient les dindes et cuisaient les tartes pour les réunions familiales.

SOLANGE LÉVESQUE



Ma place dans l'humanité ?

Un bide emphatique. Deuxième étude

TEXTE ET MISE EN SCÈNE : STÉPHANE FRANCHE ET PATRICE DUBOIS. AVEC OLIVIER AUBIN, SONIA AUGER-GUIMOND, MARIE-JOHANNE BOUCHER, JEAN-ROBERT BOURDAGES, PATRICK BROSSEAU, ANNE CASABONNE, GUILLAUME CHOUINARD, SASHA DOMINIQUE, FRÉDÉRIC DUBOIS, PATRICE DUBOIS, STÉPHANE FRANCHE, ALEXANDRE GAGNÉ, CLAUDE GAGNON, MARIE-CLAUDE GAMACHE, MAXIM GAUDETTE, MATHIEU GAUDREULT, MYRIAM HOULE, ÉRIC JEAN, NORMAND LAFLEUR, TANIA LAFRANCE, ISABELLE LAMONTAGNE, MARIKA LHOUMEAU, LUC MALLETTE, PHILIPPE MARTIN, MIRO, MARIE-JOSÉ NORMAND, JEAN-STÉPHANE ROY ET JULIE RIVARD.
PRODUCTION PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 23 AU 31 DÉCEMBRE 1998.

par là que c'est le public qui n'a rien compris ! Sauf que le public d'un art *éphémère* est toujours décisionnaire, et ne saurait avoir tort dans l'instant présent. Lui seul peut (pré)juger s'il s'est divertit, s'il en a eu assez pour son argent, n'en déplaît à Jovet qui croyait que, certains soirs, le public est « mauvais ». Même si ce public, bon ou mauvais, est lui-même dépendant (souvent, non toujours) des critiques influents.

Le responsable de l'échec se trouverait plutôt, et surtout, sur scène. Adulé dans la mesure où il pourrait être honni, l'acteur, on le sait, est le bouc émissaire de l'échec d'un spectacle. Mais il faut qu'il apprenne à jouer à qui perd gagne parce que « sa réussite dépend peut-être de sa capacité à accepter l'échec non comme échec mais comme postulat de l'événement théâtral, comme condition de travail, pratique de l'écart et de l'illimité³ ». Cet « écart » serait la distance nécessaire à toute collaboration,

3. Sabine Quiriconi, « De l'acteur qui n'adoucit pas les mœurs », *ibid.*, p. 21.

le contraire de la symbiose euphorique qui est souvent confondue avec l'amitié et dont le caractère illusoire ne se révèle que trop tard, lorsque l'amitié et la collaboration sont déjà compromises. Ainsi de Dullin avec Copeau, de Copeau avec Jouvet.

Répétition de *Ma place dans l'humanité ? Un bide emphatique*. Sur la photo : Marika Lhoumeau, Patrice Dubois, « Jeanne », Patrick Brosseau et Stéphane Franche.
Photo : André Boucher.

« Du risque à l'apologie »

Mais, en ces temps difficiles où les comédiens peinent pour joindre les deux bouts et craignent comme la peste tout ratage, c'est la seconde partie, intitulée « Du risque à l'apologie », qui pourrait faire croire à une invitation au suicide. On y rappelle que le succès n'est pas affaire d'applaudissements seulement et qu'il emprisonne le créateur dans une méthode, une manière parce que le public n'arrête pas d'en redemander. D'où le danger permanent d'équivoque. Fort bien, dira-t-on, mais le théâtre, art de l'instant, peut-il attendre indéfiniment le succès, comme le peuvent peinture et littérature ? Certains, tels Meyerhold ou Peter Sellars, pensent que cela est non seulement possible, mais aussi souhaitable, car il vaut mieux semer la graine et attendre qu'elle croisse et se multiplie, plutôt que de récolter sur le champ des autres. D'ailleurs, le succès, du fait qu'il met tout le monde d'accord, ne fait progresser personne. « Ce qui marche, dit Claude Régy, n'a aucun écho par la suite, c'est enterré avec la dernière représentation [...] Il faut chercher à déranger les choses en place, à créer des espaces où quelque chose puisse être découvert, quelque chose qui transforme les gens, qui leur fasse percevoir une vérité d'eux-mêmes, aussi bien⁴. » À long terme, certains échecs se révèlent plus glorieux que la consécration immédiate ; le seul véritable échec est la démission, le silence définitif. De son côté, Beckett, implacable, écrivait : « Essayer encore. Rater encore. Rater mieux encore. Ou mieux plus mal. Rater plus mal encore. Encore plus mal encore [...] »⁵

Comment donc expliquer la consécration de ce même Beckett (ou de Brecht) par le public ? Giorgio Strehler estimait qu'un théâtre original, ou même révolutionnaire, pouvait agir « à retardement, et aboutir auprès du public à une prise de conscience d'un problème, quitte à ce que ce soit une réaction de refus de ce problème, mais de toute façon a posteriori⁶ ». Cela est d'autant plus vrai que, à l'heure de la post-modernité, une œuvre n'est plus considérée comme achevée ; elle est plutôt en devenir, en modification permanente : *work in progress*. Les acteurs le savent bien, eux pour qui une première, loin de constituer un achèvement, n'est le plus souvent que le début d'un processus d'appropriation. Le succès lui-même peut grandir de soir en soir, ou d'année en année, comme pour *la Mouette* de Tchekhov, qui avait fait un four légendaire lors de la première du 17 octobre 1896.

L'échec pourrait tout autant provenir de l'ignorance où l'on se trouve à l'égard du théâtre, tenant pour acquis que les modèles sont là pour être imités. C'est la loi de l'offre et de la demande qui prévaut, la loi du consommateur conditionné, la loi de l'immédiateté. On exige des résultats parce que, par impatience ou incuriosité, le travail de recherche artistique n'intéresse plus grand monde ; il exige du temps. Et

4. « Des erreurs fécondes. Claude Régy, propos recueillis par Marie-Claude Pasquier », *ibid.*, p. 52-53.

5. *Ibid.*, p. 41. Citation de *Cap au pire*, traduit par E. Fournier, Paris, les Éditions de Minuit, 1991, p. 8-9.

6. *Ibid.*, p. 37. Citation d'*Un théâtre pour la vie*, traduit par Emmanuelle Genevois, Fayard, 1980.

Jean-François Peyret (qui a contribué à la réussite de Heiner Müller en France) de commenter : « Autrement dit, c'est le droit à l'essai qui s'amenuise, le droit à la tentative, le droit à la recherche, le droit à l'impertinence, à l'inadéquation – bref, le droit à l'échec qui est l'un des droits fondamentaux de l'homme⁷. » L'échec devrait bien finir par figurer, un jour, dans la Charte des droits et libertés... ¶

7. Frédéric Maurin, « Profits ou pertes ? Entretien avec Jean-François Peyret », *ibid.*, p. 45.